

FdR n° 12

Feuille de Route, nouvelle série : organe de diffusion et d'études de l'association S.E.H.R.I.

retrouvez nous sur : <http://sehri.forumactif.com/>
SEHRI, association loi 1901, fondée en 2007



☆☆

SPECIAL AUTRICHE

KARL PHILLIP VON SCHWARZENBERG – 1^{ère} Partie

Par David Jacques
Membre de la S.E.H.R.I.

Nous connaissons tous les adversaires de la France Napoléonienne. Blucher, le Tsar Alexandre, Wellington,... nous avons vu leurs visages sur des tableaux, leurs habits dans des musées, nous avons lu leurs grands traits de caractères. Mais les connaissons-nous vraiment ? Ne les avons-nous pas observé à travers le prisme de notre côté de l'histoire ?

La famille Schwarzenberg remonte au XV^e siècle, et est originaire de Franconie, le nord de l'actuelle Bavière. Suite à leurs exploits guerriers, les Schwarzenberg sont nommés successivement baron puis comte par les Empereurs germaniques. A l'aube du XVIII^e siècle, le domaine familial est détruit par un incendie et est reconstruit en style Renaissance, tel qu'on peut encore le voir aujourd'hui.

Le XVIII^e siècle est marqué par de nombreuses alliances matrimoniales, qui permettent d'agrandir les domaines familiaux, surtout en Bohême. La consécration vient en 1746, lorsque l'Empereur François 1^{er} de Habsbourg octroie les titres de Prince du Saint Empire et de Prince de Bohême au chef de la famille Schwarzenberg, Joseph, grand-père de Karl Philipp.

C'est au cœur de Vienne qui vient au monde Karl Phillip, le 15 avril 1771. Second fils, les charges familiales sont destinées à son frère aîné, Joseph. La tradition veut qu'il embrasse la carrière des armes, et il fait donc ses classes dans l'académie militaire de Wiener-Neustadt, fondée par l'Impératrice Marie-Thérèse. L'école est bien entendu peuplée de jeunes nobles, tous promis à un avancement militaire, les hautes sphères militaires étant toujours réservées à l'aristocratie. Néanmoins le futur généralissime se révèle un bon élève, particulièrement assidu et passionné par le domaine des sciences, sans toutefois s'élever largement au dessus de la mêlée. A la fin de sa formation en 1788, il est nommé sous lieutenant au régiment d'infanterie de Brunswick. Pour rappel, les régiments de l'armée autrichienne portent encore le nom de leur propriétaire, comme c'était aussi le cas en France avant la Révolution.

C'est sur le terrain que les qualités militaires de Schwarzenberg vont pouvoir s'épanouir. La guerre russo-austro-turque (1788 – 1791) va lui offrir l'opportunité de commencer son ascension dans l'armée autrichienne. Il se distingue lors du siège de Sabacz (Balkans) et obtient le titre de capitaine. Le Maréchal Laudon, à la tête des forces autrichiennes dans les Balkans, décide de s'attacher les services de ce jeune homme énergique et courageux, et le place dans l'orbite de son état-major. La campagne se poursuit par la prise de Belgrade, ou Schwarzenberg remplit parfaitement son nouveau rôle d'attaché à l'état-major.

C'est la mort de Joseph II, le 20 février 1790 qui va mettre un

terme à cette campagne.

Le nouvel Empereur Léopold II est bien plus inquiet du bouillonnement révolutionnaire dans l'ouest de l'Europe que de la guerre dans les Balkans. Il faut se rappeler que la Belgique, gagnée elle aussi par la fièvre révolutionnaire, fait à cette époque toujours partie de la Maison d'Autriche. Entamant un rapprochement avec la Prusse, déjà impliquée dans les événements en France, l'Autriche abandonne son allié russe et signe un traité avec les ottomans en 1791, restituant une partie des territoires pris à la Sublime Porte, notamment Belgrade, pourtant conquise de haute lutte contre les Turques. Preuve en est de l'inquiétude provoquée par les idées révolutionnaires, et surtout des nuages qui pèsent lourdement sur la tête de Marie Antoinette, sœur de l'Empereur Léopold II.

Nommé chef d'escadron, Schwarzenberg passe définitivement à la cavalerie, d'abord chez les dragons, et ensuite chez les Uhlans (lanciers) en 1792, date à laquelle il rejoint la division du général Clerfayt en Hollande. Le 1^{er} mai 1793, la division autrichienne emporte les retranchements français à Quiévrain (aujourd'hui au sud de la Belgique). En 1793, Karl Philip va commander une partie de l'avant garde du Prince de Cobourg, à la tête de l'armée autrichienne. Sa participation à la victoire de Neerwinden ainsi qu'aux combats de Valenciennes et de Cambrai lui permettent d'être nommé lieutenant-colonel. Mais c'est surtout lors de la bataille de Cateau Cambresis en avril 1794 qu'il se distingue en chargeant les lignes françaises. Soutenu par la cavalerie anglaise, le régiment autrichien tue ou blesse 3000 adversaires et emporte 32 canons! Cet exploit personnel lui vaudra par la suite le titre de colonel du régiment de cuirassiers de Zerschwitz, et l'année suivante il recevra la croix de l'ordre militaire de Marie Thérèse.

En 1796, la guerre s'est portée sur le territoire allemand, les troupes révolutionnaires ont repoussé leur adversaires et bordent le Rhin. A présent sous les ordres de l'Archiduc Charles, avec qui il louera une amitié durable, Schwarzenberg se distingue à nouveau aux batailles de Amberg et Wurzburg, ce qui lui



permet d'obtenir le rang de général major (général de brigade). A la reprise des hostilités en 1799, il est toujours sous le commandement de l'Archiduc Charles, et passe général de division dès 1800. Placé à la tête de l'aile droite, il réussit à sauver ses troupes à Hohenlinden, échappant à la mâchoire mise en place par Moreau. Lui gardant toute confiance, l'Archiduc Charles le place à la tête de l'arrière garde autrichienne qui reflue vers ses états.

La paix qui s'installe ensuite va permettre à ce fils de bonne famille de développer un autre de ses talents, celui de diplomate. L'Archiduc Charles lui ouvre les portes des lieux du pouvoir autrichien, et Schwarzenberg est envoyé en Russie comme représentant à la cour du nouvel Empereur Alexandre 1^{er}.

Le personnel diplomatique doit être renouvelé suite à l'assassinat de Paul I^{er}, despotique et subitement devenu trop francophile pour le haut commandement russe, à la tête du complot. Le brillant officier s'acclimate parfaitement aux salons de Saint-Petersbourg, partageant ses anecdotes de guerre avec le jeune entourage d'Alexandre, Dolgorouky, Volkonsky, Gagarine, tout ces jeunes

hommes qui rêvent eux aussi d'acquérir la gloire sur le champ de bataille. Les fils de la prochaine coalition contre la France sont en train de se nouer, et il est certain que Schwarzenberg a eu sa part dans les échanges entre les cours d'Autriche et de Russie.

A nouveau comblé d'honneur à son retour en Autriche, l'Archiduc Charles le fait nommer vice-président du conseil de guerre (Hofkriegsrat) et l'Empereur François II fait lever un second majorat à son profit, lui octroyant le titre de prince. Deux branches de la famille Schwarzenberg posséderont donc un titre princier.

Karl Philip est placé sous les ordres du général Mack pour la nouvelle campagne qui s'ouvre en 1805. Fanfaronnant car il pense que Napoléon est encore sur les côtes de la Manche, le vieux Mack ne verra la Grande Armée arriver que lorsqu'il sera déjà trop tard. En à peine quelques combats le sort de la plus importante armée Habsbourg est scellé, c'est la capitulation d'Ulm. Refusant la défaite, Schwarzenberg s'entoure de 2000 cavaliers avec lesquelles il va percer le rideau de troupe français et rejoindre la capitale autrichienne. Napoléon n'a plus qu'un corps de troupes russes devant lui, et il va sans difficulté se rendre maître de Vienne. L'Empereur François est forcé de quitter sa capitale, et Schwarzenberg va intégrer son entourage de conseiller militaire. La fin du drame approche à Austerlitz.

Avec quelques généraux, Karl Philip essaie de démontrer les défauts du plan de bataille coalisé, mais les forces autrichiennes sont en large infériorité au sein de l'armée alliée et ont perdu tout prestige depuis la débâcle d'Ulm, il faut bien se plier à la volonté du jeune Tsar. Les coalisés vont lancer leurs troupes depuis le Pratzen sur les soldats de Napoléon avec le résultat que l'on connaît, une défaite cinglante de leurs armées et, de facto, la fin de la coalition. Schwarzenberg restera aux côtés de l'Empereur autrichien pendant la bataille et durant l'entrevue entre François II et Napoléon le lendemain de la défaite. Il est donc l'un des seuls généraux autrichiens dont le prestige n'est pas durablement terni par les conséquences de la campagne, on ne peut lui imputer aucune erreur directe, et il a su rendre service à son souverain. Pour le remercier de sa conduite il va obtenir le titre de commandeur de l'Ordre de Marie Thérèse. Les Habsbourg n'ont bien entendu distribué que peu de distinctions à la suite de la perte de la campagne, l'honneur qui est fait à Schwarzenberg en est d'autant plus important. Après le fracas des armes vient le temps de la réflexion. Avec l'Archiduc Charles, il s'attelle à la modernisation de l'armée autrichienne. Création de réserves de remonte et de cavalerie, augmentation de la taille des régiments et des escadrons, artillerie régimentaire. Schwarzenberg portera un œil plus particulièrement attentif à la création de la milice (landwehr). Toutes ces réformes seront concrétisées par un nouveau règlement en 1808.

Restée à l'écart des événements en Prusse et en Pologne en

1806 et 1808, l'Autriche est plutôt isolée sur le plan diplomatique. Mais en 1808, l'espoir que de reconquérir les territoires perdus en 1800 et en 1805 refait finalement surface. Les armées napoléoniennes sont engluées en Espagne, et vont même jusqu'à ternir leur aura d'invincibilité à Baylen, où le général Dupont, auquel les autrichiens ont eu affaire à Ulm, vient de rendre les armes. Le semi-échec de la rencontre d'Erfurt entre Napoléon et Alexandre a lui aussi largement résonné du côté de Vienne. Le ministre des affaires étrangères autrichien Stadion va faire parcourir les cours d'Europe à ses émissaires. Il pense bien entendu à Schwarzenberg pour faire entendre la voix des Habsbourg en Russie. Comme son ami l'Archiduc Charles, Karl Philip pense que l'armée n'est pas encore prête, mais en bon soldat il se pliera aux exigences du devoir. Il est bien reçu à Saint-Petersbourg, et ne doit pas forcer ses talents de diplomate pour faire pencher le Tsar vers une neutralité bienveillante, et bien sur secrète, dans le futur conflit. Surtout que l'Autriche fait miroiter à son allié russe le partage du territoire du Grand-Duché de Varsovie, prélevé en grande partie sur le territoire prussien en 1807 par Napoléon.

Malencontreusement pour les Habsbourg, leur campagne en Allemagne est un échec complet. La guerre s'est déjà portée à l'intérieur des frontières de son pays lorsque Schwarzenberg rentre en Autriche. Il reprendra un commandement à Wagram, à la tête de la cavalerie du Corps de réserve de Liechtenstein. Il combat bravement à l'aile droite autrichienne durant les deux journées de cette grande bataille, mais le sort des armes autrichiennes est scellé, et à nouveau les Habsbourg vont devoir signer un traité de paix avec Napoléon.

Schwarzenberg sera envoyé en mission diplomatique à Paris en novembre 1809, où il a l'occasion d'échanger longuement avec Napoléon. Finalement nommé ambassadeur de la cour d'Autriche, il sera au cœur des négociations pour le mariage de l'Empereur des français avec Marie-Louise Habsbourg. Au vu des réponses évasives du Tsar concernant un mariage avec sa sœur, Napoléon prépare ce que l'on pourrait appeler un plan de secours. Par ses émissaires à Vienne, il a déjà abordé le sujet d'un mariage franco-autrichien avec Metternich, ancien ambassadeur à Paris, et nouveau ministre des affaires étrangères Habsbourg. Loin de s'offusquer, Metternich y voit un moyen de remettre l'Autriche au premier plan de l'Europe en s'alliant avec celui qu'il appelle pourtant « l'ogre Corse ».



Ce 6 février 1810, le Prince Eugène, fils adoptif de Napoléon, se présente à l'ambassade autrichienne à Paris. Il a été chargé non pas de négociations, mais d'une espèce d'ultimatum, Schwarzenberg a jusqu'au lendemain pour signer au nom de l'Autriche le contrat de mariage entre Napoléon et Marie-Louise! Il est bien entendu au courant des tractations

françaises avec Metternich, mais il n'a reçu aucune charge officielle pour une telle décision. Bien entendu il n'est pas possible de demander des instructions à Vienne, car Schwarzenberg a à peine 24 heures pour répondre. La réponse arrivera dans le temps imparti, elle sera positive. Tout est ensuite mené tambour battant sous la férule française, l'union ayant lieu le 1er avril 1810, soit moins de

deux mois après la signature du contrat.

Dans le cadre des festivités liées au mariage, un grand bal est organisé à l'ambassade d'Autriche le 1er juillet. Plus de 1000 convives sont invités, mais le bâtiment est trop exigu, et une salle de bois est construite dans le jardin de l'ambassade. Impossible pour l'ambassadeur de recevoir ses invités dans une vulgaire cabane de bois, l'intérieur est richement aménagé : tentures de mousseline, draperies, étoffes de soie et des myriades de bougies et de lustres dont la lumière se reflète dans les nombreux miroirs qui ornent la pièce, un ensemble éblouissant pour recevoir et tenir son rang pour l'ambassadeur autrichien. En ce 1er juillet, le temps est à l'orage et on a ouvert les fenêtres pour rafraîchir l'atmosphère étouffante. Le bal bat son plein lorsqu'une forte rafale de vent attise les flammes de quelques bougies qui mettent le feu aux légères draperies de mousseline. Les hommes présents essaient tant bien que mal d'éteindre les flammes, mais c'est rapidement les murs de bois qui flambent, car pour faire sécher plus rapidement la peinture (les peintures à l'huile de l'époque sont très lentes à sécher), on y a ajouté de l'alcool. La panique gagne les convives, et c'est la cohue pour s'enfuir du bâtiment en proie aux flammes. Le corps des pompiers ne pourra pas faire grand chose face à cette torche géante, de nombreux blessés et même des morts vont mettre brutalement fin à la fête. Schwarzenberg est touché personnellement par le drame, sa belle sœur Pauline-Charlotte périra dans les flammes, à la recherche d'une de ses filles qu'elle ne trouvait pas dans le chaos ambiant. Parmi les blessés, Marie-Pauline de Schwarzenberg, nièce de Karl Philip est gravement brûlée et portera à vie les marques de ce terrible accident. L'orage finit par éclater en pleine nuit et éteindra les flammes de l'incendie au petit matin.

LES HUSSARDS NOIRS DE BRUNSWICK

Les hussards noirs de Brunswick est un régiment créé en 1809 par le duc de Brunswick en symbole de deuil après la mort de son père en 1806. Encouragé par le soulèvement espagnol, Vienne réarme en vue de la revanche de 1805. Friedrich Wilhelm reçoit alors l'autorisation du Haut Commandement autrichien de lever des troupes dans ses anciennes possessions.

Initialement, son corps s'élève à un régiment d'infanterie de 1 000 hommes répartis en deux bataillons à quatre compagnies et d'un régiment de hussards de 1 000 cavaliers également. A ce dernier est attachée une batterie d'artillerie à cheval de deux obusiers légers de 7 livres et de deux canons de 6 livres, avec huit caissons de munitions. L'équipement et l'armement sont fournis par l'Autriche. On note parmi les armes à feu, la dotation de 25 windbüchsen, des fusils à répétition à air comprimé, capables de tirer 12 coups à 150 m avant d'être rechargés par changement du cylindre de gaz. Cette arme, très en avance sur son temps, nécessite un entretien et des soins très particuliers ; ceci, avec la mort de son inventeur, Girardoni, explique son abandon et son oubli rapide.

Une autre caractéristique du contingent est le choix, en signe de deuil, de la couleur noire pour l'uniforme et d'un crâne et deux tibias entrecroisés pour les plaques de shakos. Ainsi naquit « Der Schwarze Herzog » autrement dit, le « Duc Noir ». et « Die Schwarze Schar », la « Compagnie Noire ».

Le 11 juin 1809, les Hussards noirs et quelques troupes autrichiennes, conduits par le général Am Ende, occupèrent la ville clé de Dresde, en Saxe, ville depuis laquelle le duc de Brunswick adressa à son peuple une proclamation l'incitant à résister, de toutes ses forces, à l'occupant français.

Les austro-brunswickois s'emparent le 22 juin de Leipzig ; le duc lève au passage une compagnie de Gelernte Jagers (chasseurs expérimentés !) comprenant 180 soldats et 4 officiers. Le 26 juin, c'est Jérôme qui s'empare de la ville, ses ennemis ayant fui devant sa supériorité numérique. L'affrontement (qui se tint près de Waldheim, le 27 juin) fut indécis, les deux camps se proclamant vainqueurs. Le duc de

Brunswick se replia alors vers le sud de la Franconie, avec la ferme intention de continuer à se battre

Les hiboux de Brunswick en Espagne

Elle est mal vue par ses alliés ; les britanniques l'a surnomme Brunswick Owls, les « hiboux du Brunswick » pour Brunswicks Oëls Jägers, le nom officiel depuis 1810. Un autre témoignage présente les brunswickois « fiers comme des espagnols en faction ou des dindons dans une cour de ferme ». Et pour clore le chapitre, Wellington déclare en 1811 à leur sujet : « Les hommes sont généralement très vieux ou très jeunes et assez maladifs ; leur discipline est très mauvaise et face à l'ennemi, les désertions sont nombreuses... Je ne suis pas très regardant sur les troupes ; j'en ai de toutes sortes et de toutes nationalités, mais en Espagne, les allemands de notre armée passent pour des anglais et il n'est réellement pas flatteur d'être un soldat de la même nation que ces gens là ». Jolie descente en flammes ! Le recrutement explique à lui seul, une partie des suspicions diverses qui entourent les brunswickois. En effet, coupé de ses bases, le duc ne peut recruter que des prisonniers de guerre, germanophones de préférence, désireux d'éviter les pontons de Cadix et jugés trop mauvais pour la King German Légion ! Ajoutons à cela, l'éloignement des « vrais » brunswickois de leur patrie, le climat, la tendance des britanniques à mépriser tout allié en général et l'on comprend que des troupes brillantes en Allemagne, firent tout juste leur devoir en Espagne.

Organisée sur le modèle britannique en un régiment de bataillon mais à 12 compagnies, l'infanterie brunswickoise débarque à Lisbonne le 8 octobre 1810.

Le premier engagement sérieux de la 7ème est Fuentes de Onoros. A droite du dispositif allié, elle reçoit la division Marchand de plein fouet et est repoussée sur les lignes de défenses arrières de Wellington. Les brunswickois y perdent 18 hommes dont 10 déserteurs ! Après la bataille, la 7ème division part pour l'Extrémadure où elle participe au premier siège de Badajoz : un échec.

En 1812, elle se retrouve de nouveau devant cette ville et cette fois, c'est le succès. La ville est prise, saccagée serait mieux dire car pendant deux jours, les britanniques s'y livrent à de terribles pillages, « dignes » des continentaux ! C'est peut-être cette action d'éclat qui fit dire aux espagnols qu'il fallait pendre les anglais avec les tripes de français, à moins que ce ne soit l'ivresse !

Retour aux batailles « propres », avec Salamanque ou Los Arapiles, le 22 juillet 1812 ; victoire britannico-portugaise, pas un brunswickois au tapis. Nouvel engagement et nouvelle victoire à Vitoria, le 21 juin 1813, peu de casse chez les « noirs ». Puis viennent une succession d'engagements de moindre importance : Maya et Roncevaux le 25 juillet, 1ère et 2ème bataille de Sorrauren les 28 et 30 juillet, prise de San Sébastian le 31 août.

Au moment de la traversée de la Bidassoa, le 7 octobre, une compagnie des Brunswick Oëls est transférée de la 7ème à la 1ère division. Elle y combat aux côtés de ceux de la 4ème division. A la bataille de Nivelle, le 10 novembre, c'est au tour de la 7ème division d'être engagée, elle compte alors dans ses rangs 457 soldats et 42 officiers du Brunswick. Le 9 décembre, elle retourne au charbon pour la bataille de la Nive avec la 5ème qui, elle, joue les prolongations les deux jours suivants. La dernière bataille de la campagne où sont engagés les « noirs » est Orthez, le 27 février 1814, avec à nouveau la 7ème. Les brunswickois subissent là leurs plus grosses pertes.

Sur l'ensemble de la campagne, l'infanterie de Brunswick perd au combat 252 hommes et officiers dont 53 déserteurs. Les hussards débarquent en Espagne, à Alicante, en juillet 1813, forts de deux escadrons. Membre d'un corps expéditionnaire plutôt disparate où britanniques, portugais, espagnols et italiens se cotoient, ils sont en outre commandés par Sir John Murray, un général incapable, comme savent en produire les britanniques. Après un

excellent début, l'expédition sensée conquérir la côte orientale de l'Espagne tourne rapidement en eau de boudin, par manque entre autres de moyens de transports non prévus dès le départ. Devant le glorieux résultat, le commandant est traduit en Cour Martiale !

En août 1813, nous retrouvons nos vaillants hussards dans la brigade Bentinck, toujours sur la côte est de l'Espagne. Ils comptent alors dans leurs rangs, 258 cavaliers et 18 officiers. Aux combats de Villa Franca, le 13 septembre, leurs pertes s'élèvent à un officier et huit soldats tués, deux officiers et 24 cavaliers blessés pour 18 déserteurs ! Après cette rencontre, les opérations sur le front diminuent, et nos hussards sont envoyés en Sicile pour participer à sa reconquête.

Pour en finir avec cette campagne d'Espagne, ajoutons que l'artillerie est, semble t-il, versée dès 1810 dans l'artillerie de la King German Legion ou dans la batterie dite « étrangère ».

Le 25 décembre 1814, les Brunswicks Oëls Jägers quittent le service britannique pour retourner à leur armée d'origine. Curieusement, les hussards restent au service de Londres jusqu'au milieu 1815, ceci ne pouvant s'expliquer que par le manque flagrant de cavalerie légère dans les rangs britanniques.

Les hussards en Espagne

Les hussards débarquent en Espagne, à Alicante, en juillet 1813, forts de deux escadrons. Membre d'un corps expéditionnaire plutôt disparate où britanniques, portugais, espagnols et italiens se cotoient, ils sont en outre commandés par Sir John Murray, un général incapable, comme savent en

produire les britanniques. Après un excellent début, l'expédition sensée conquérir la côte orientale de l'Espagne tourne rapidement en eau de boudin, par manque entre autres de moyens de transports non prévus dès le départ. Devant le glorieux résultat, le commandant est traduit en Cour Martiale !

En août 1813, nous retrouvons nos vaillants hussards dans la brigade Bentinck, toujours sur la côte est de l'Espagne. Ils comptent alors dans leurs rangs, 258 cavaliers et 18 officiers. Aux combats de Villa Franca, le 13 septembre, leurs pertes s'élèvent à un officier et huit soldats tués, deux officiers et 24 cavaliers blessés pour 18 déserteurs ! Après cette rencontre, les opérations sur le front diminuent, et nos hussards sont envoyés en Sicile pour participer à sa reconquête.

Pour en finir avec cette campagne d'Espagne, ajoutons que l'artillerie est, semble t-il, versée dès 1810 dans l'artillerie de la King German Legion ou dans la batterie dite « étrangère ».


Le 25 décembre 1814, les Brunswicks Oëls Jägers quittent le service britannique pour retourner à leur armée d'origine. Curieusement, les hussards restent au service de Londres jusqu'au milieu 1815, ceci ne pouvant s'expliquer que par le manque flagrant de cavalerie légère dans les rangs britanniques.

DOCUMENT D'ARCHIVES

Bon de réquisition autrichienne à Ambronay en 1814

Ambronay le 18^e Janvier 814.

Es wird umit befohlen auß in der Gemeine
von Ambronay 300 Cavalerie für den Kaiser kaysen
und von der Artillerie 108 zug für ein Tag
fürs begebenheit wasen; und mit andern Mitteln
und Fourage auf e Tag zu pflegt werden;

Er: 
von Kaiser kaysen.